

# Derrière

# les mots

YANN FOURCOT DNAT 2007

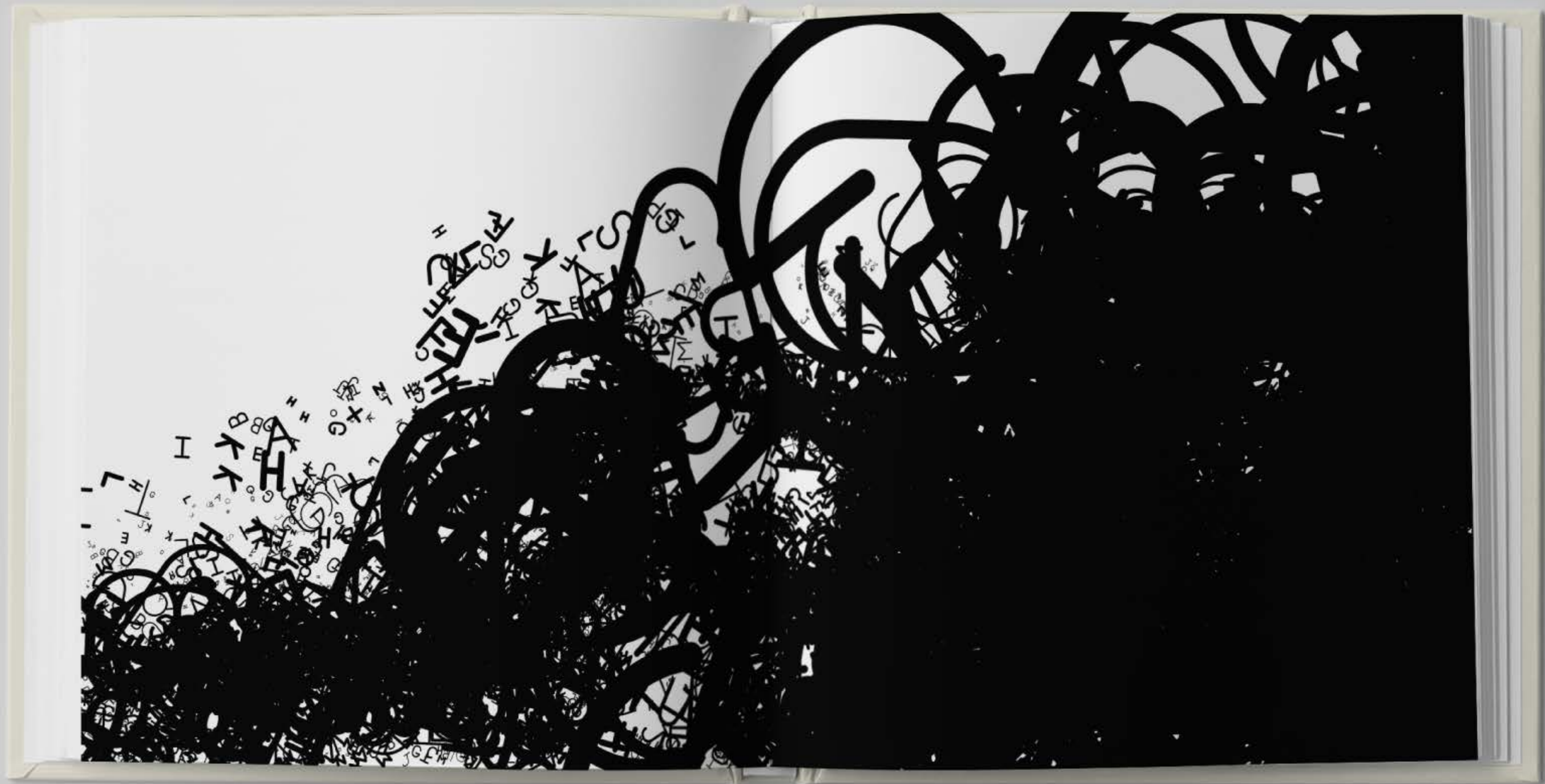


DERRIÈRE LES MOTS

DNAT 2007

Yann Fourcot









Un rêve ...  
"rêve" est un si joli mot.  
Oui, c'est un rêve. Un beau rêve.  
Voulez vous un petit déjeuner ?  
Une tranche de melon?  
Un hareng?

Dave Mac Kean, extrait de "Cages"

Les enjeux du troisième millénaire sont encore indécélables. Les fougueuses utopies de la moitié du XXe siècle visionnant un futur technologique où l'homme serait séparé de sa condition naturelle grâce à ses machines, sont un rêve suspendu. Les machines sont incontrôlables et l'ont toujours été. Elles sont le prolongement des sens d'un homme frustré de sa condition naturelle, qui tente par tous les moyens de palier à ses faiblesses. Aujourd'hui, à l'ère de l'instantané et du déplacement immobile, l'homme est devenu une entité multisensitive qui étend ses membres artificiels vers l'infini. Du relatif contrôle qu'il avait auparavant sur ses excroissances médiatiques, il se retrouve sous une domination totale de celles-ci. Quelque soit la condition sociale, culturelle ou intellectuelle du techno-homme, celui-ci n'est plus maître de ses gestes et se laisse happer par la tempête médiatique. Chaque individu devient un composant électronique du vaste ordinateur qu'est le village global. Calfeutré derrière cette façade brute de la technique, les mots polissent la rugosité du monde artificiel, le transformant en une surface lisse et éclatante. Les mots, icônes en or massif dressés au dessus de la chair, illuminant de leurs rayons flatteurs la noirceur du refoulement humain, entretiennent la dépendance de l'homme à s'illusionner sur sa posture de miracle de la nature.

Les mots nous dictent nos actions, nos pensées, notre présent, notre passé, notre futur,

notre mort, notre naissance, notre toute puissance, notre insignifiance, notre être.

Les mots ont établi une réelle dictature de la pensée unique, camouflant notre dépendance à un système qui nous dépasse.

## POURQUOI LES MOTS ?



Un discours comme celui-ci peut paraître excessif sur cette dimension humaine qui nous est chère, mais cet engagement n'est pas porté contre les mots, mais contre la nocivité d'avoir élevé ceux-ci sur un piédestal.

On va parler de communication visuelle, mais pas de communication verbale, d'expression musicale, plastique, théâtrale, corporelle mais pas verbale. L'expression et la communication semblent considérées comme le domaine exclusif des mots. Il ne sert à rien d'y attribuer l'adjectif "verbal", c'est une évidence. L'image, la musique, le théâtre, la danse, le sport et tellement d'autres activités sensibles ne sont apparemment pas une évidence en tant que moyens d'expression et de communication. Ce n'est bien sûr qu'un exemple évasif et sans importance mais qui témoigne néanmoins d'une hiérarchisation des domaines de l'expression et de la communication.

On va appeler ceux qui utilisent les autres moyens d'expression et de communication, artistes, créatifs, talents, comme s'ils étaient venus d'ailleurs ou qu'ils avaient été élus par la Grande Mère Génétique. C'est une tromperie, le pouvoir créatif n'est pas une propriété réservée.

Ce sont les mots qui fabriquent la cage à création.







## DÉTACHÉ DE LA NATURE

Un jour, un grand singe tomba dans un trou.

Il chuta des heures durant. La lumière du trou finit très vite par disparaître dans le noir le plus total.

Les notions d'espace et de temps devinrent abstraites. Le néant le plus total encerclait le grand singe.

Continuait-il à tomber ?

Il avait beau s'agiter, essayer de toucher autour de lui. Il n'y avait plus rien. Il avait beau ouvrir les yeux, il ne voyait rien. Il avait beau tendre l'oreille, il n'entendait rien.

Le vent produit par sa chute semblait ne plus exister tellement la descente paraissait infinie.

Son corps, qu'il essayait de toucher, le faisait douter de sa perception. Il hurla, mais ses cris finirent par ne plus rien lui signifier.

La seule chose qu'il lui restait, c'était de savoir qu'il était. Pour la première fois il eut la conscience de soi. Il n'y avait plus que lui.

Il était monde  
car il n'y avait plus de monde autour de lui.

Le temps ne semblant plus exister, il se souvint.

Les arbres avec ses feuilles délicieuses ;  
ceux qui lui ressemblaient avec qui il se protégeait contre les autres ;  
les autres, qui lui faisaient peur et qui transformaient  
ceux qui lui ressemblait en choses qui ne bougeaient plus ;  
puis aussi, quand le noir était lumière  
et qu'il faisait des bruits avec ceux qui lui ressemblaient.

Cette plongée dans le néant lui rappelait  
lorsqu'il fermait les yeux après le calme  
et que le noir lui faisait voir des images.  
Mais cette fois-ci le noir n'était pas à l'intérieur de lui  
mais autour de lui.

Les images étaient autour de lui  
comme il avait été autour du  
"monde d'avant".

Alors, n'étant plus corps,  
il se laissa pénétrer par ses images.

Une étrange sensation envahissait le singe devenu monde :  
en fusionnant avec les images  
il devenait compteur d'histoire.

Il pouvait isoler certains souvenirs  
puis les assembler avec d'autres.  
Il pouvait les sculpter, les rendre beaux ou les transformer.  
Il pouvait changer les peurs en combats,  
et le bonheur en quête.

Tout son monde était impalpables mais indéniablement vivant.





Soudain le noir devint gris, puis un point de lumière surgit au loin.

Le singe se rendit compte qu'il n'avait jamais cessé de tomber et que depuis le début de sa chute le "monde d'avant" était toujours resté près de lui.

Les images tournaient encore, mais le singe ayant retrouvé le repère de ses sens, son monde devint soudain fragile et illusoire.

La lumière le happa et le projeta hors du trou.  
Pourtant il chutait toujours.

Il tombait vers le ciel.

Tout le monde qu'il s'était imaginé lors de son isolement corporel, lui apparaissait avec les dessins du "monde d'avant"

Au fur à mesure de sa chute vers le ciel, il vit les dessins qu'il s'était imaginé ainsi que plein d'autres qu'il n'avait jamais vu.

Plus il se rapprochait du fond du ciel plus les dessins des choses devenaient autres. Les arbres devenaient forêts, le sol et l'herbe devenaient montagne, ceux qui lui ressemblaient ainsi que les autres devenaient de mystérieux points qui bougeaient ...

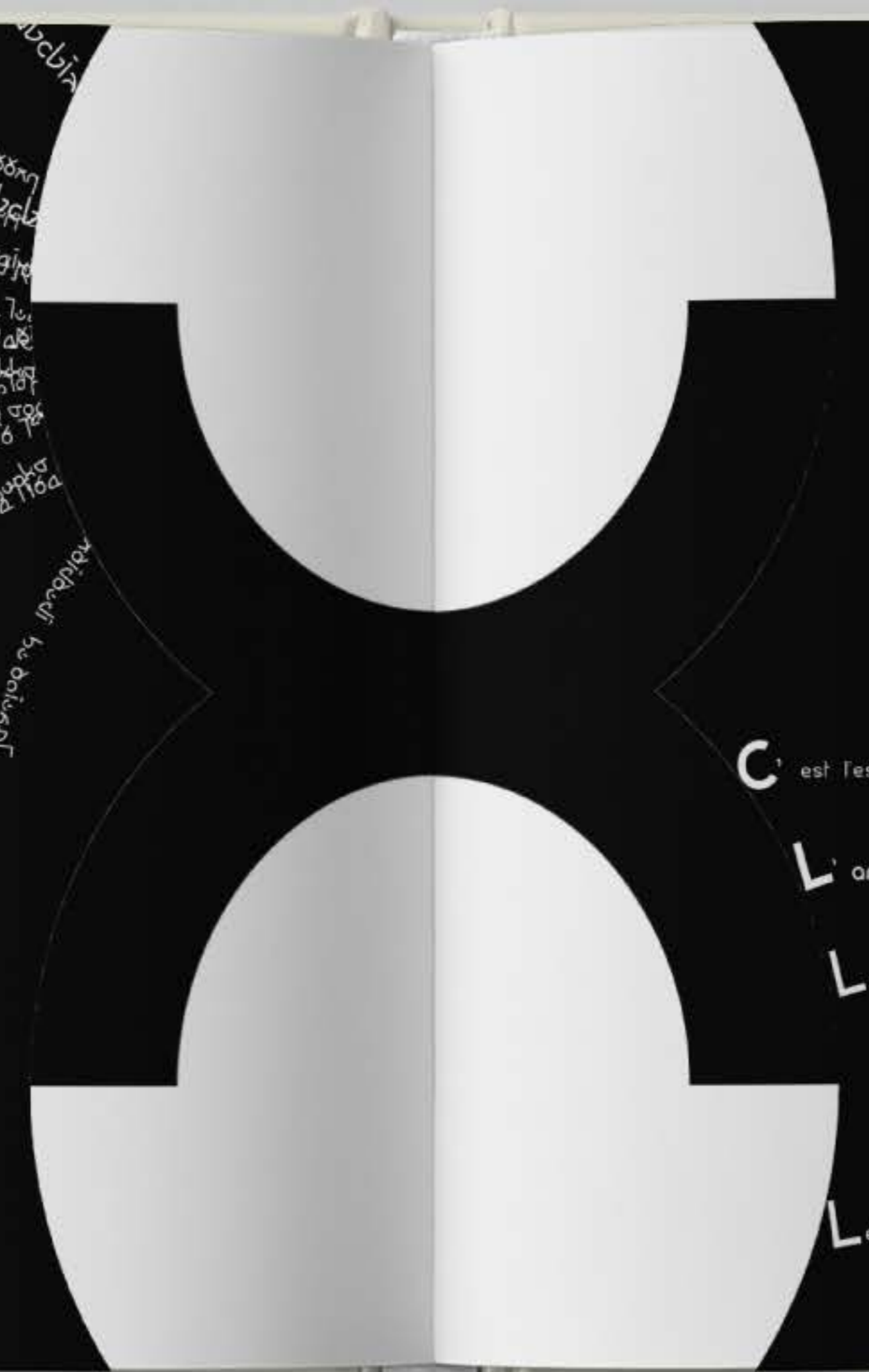
Quand le singe arriva enfin au fond du ciel, il découvrit le plus beau des spectacles : un espace infini parsemé de milliers de points lumineux. Tellement d'histoires pouvaient se dessiner dans cet étrange lieu jumeau de celui qu'il s'était fabriqué dans l'obscurité du trou. Il nagea rêveur dans ces flots noirs, puis remonta avec nostalgie vers la surface du "monde d'avant".

Sortant des flots, il sut qu'il n'était désormais qu'un morceau détaché.

Fruit tombé de l'arbre, maintenant fils de la terre, le singe se mit en route pour dessiner les histoires sur le "monde d'avant", qu'il voyait à présent rempli de mystère.



Handwritten text in a non-Latin script, possibly Georgian, arranged in a circular pattern on the left page of the book.



C' est l'espace qui est producteur de réflexion.

L' artificiel, continuité du naturel ?

Le monde artificiel de l'homme n'est pas si éloigné du processus d'évolution du monde naturel. Il peut-être qualifié de processus planétaire et même de processus d'existence. Il est réel, car il existe. Il n'est pas opposé au monde naturel, il cohabite avec lui.

Les langages (pas seulement le verbal) sont des révélateurs, ils matérialisent l'impalpable : l'artificiel.







Pour reprendre l'expression biblique

"Au commencement, il y avait le verbe"

on se rend compte de l'emprise terrible qu'a pu provoquer une telle phrase à travers les siècles. Athées ou croyants, chrétiens, juifs ou musulmans, scientifiques ou mégalomanes créationnistes, cette phrase submerge notre savoir et conditionne nos actes.

Au delà de l'être,

elle appartient à un inconscient collectif,

renforcée par son passage à travers les siècles,

elle est une donnée acquise de l'esprit,

une constante du comportement, rangée soigneusement au fond de notre cerveau.

Même les chercheurs,

par réflexe,

positionnent les mots au premiers rangs de l'origine de l'évolution fulgurante de l'homme.

Pourtant rien ne prouve que le langage verbal soit le premier langage apparu.

Ce qui est sûr c'est que sa dictature n'est pas non plus totale.

Le langage verbal est une technologie très compliquée à mettre en place.

Son initiation est déjà un défi à relever pour le nourrisson.

L'intuition face au dessin,

à la musicalité,

à l'expression corporelle et même théâtrale, précède le verbe.

Et avant ceux-ci (on ne sait pas quand d'ailleurs),

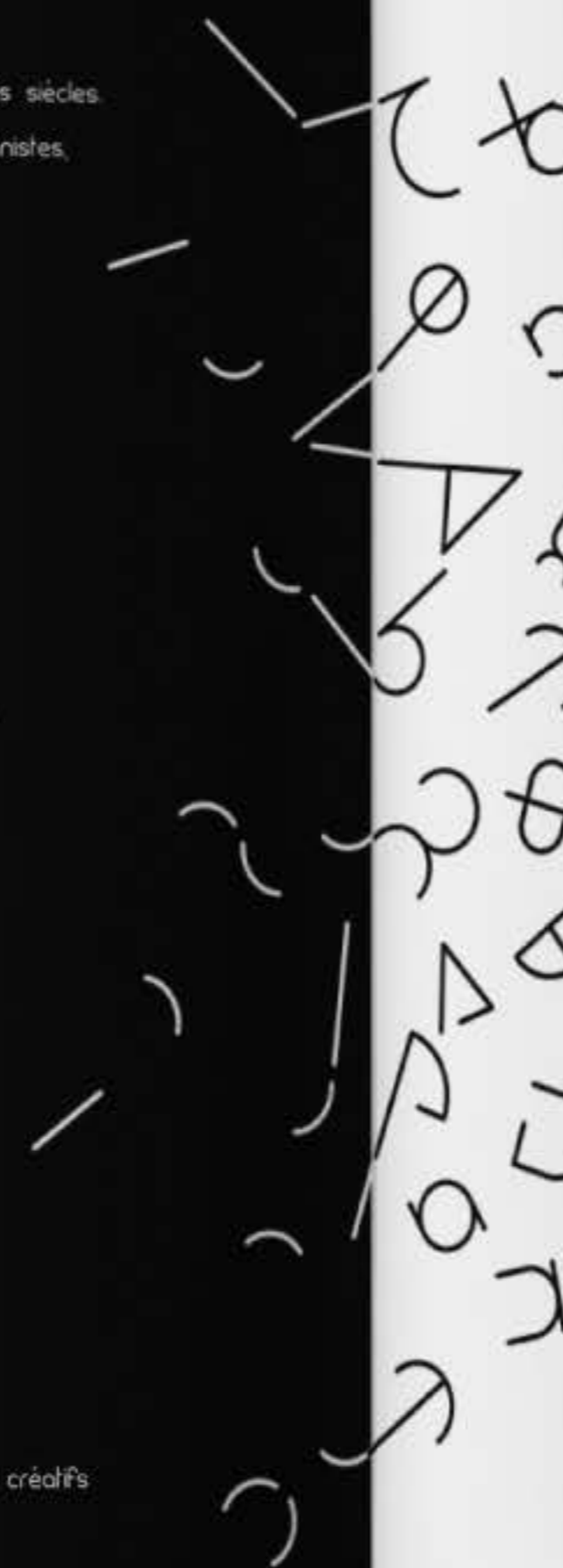
celui-ci développe son aptitude à décoder les mécanismes et à se questionner.

Alors, si d'autres langages existent dans nos capacités de base,

pourquoi n'utiliser par la suite que les mots,

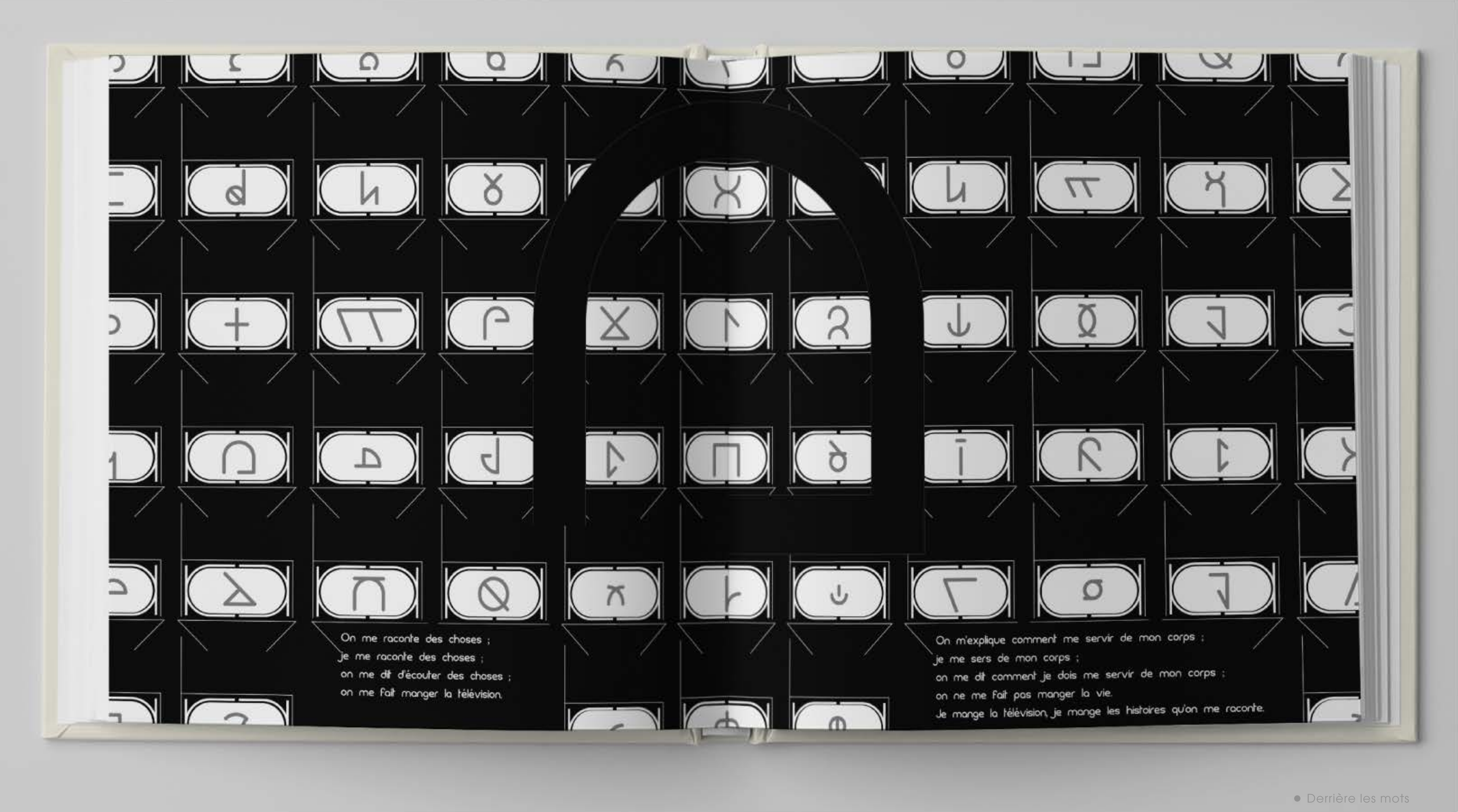
et ne remettre les autres langages qu'à "ceux venus d'ailleurs", ceux qu'on appelle aussi créatifs

et dont les institutions nous disent, qu'ils sont exception(els) ?



On me lit des livres ;  
je me lis des livres ;  
on me dit de lire ces livres ;  
on me fait manger des histoires.





On me raconte des choses ;  
je me raconte des choses ;  
on me dit d'écouter des choses ;  
on me fait manger la télévision.

On m'explique comment me servir de mon corps ;  
je me sers de mon corps ;  
on me dit comment je dois me servir de mon corps ;  
on ne me fait pas manger la vie.  
Je mange la télévision, je mange les histoires qu'on me raconte.



A l'aube du troisième millénaire, le bouillonnement hilarant du chiffre icône dans toutes les têtes (la mienne se laisse d'ailleurs piéger avec tant de facilité), l'humanité dresse son bilan et active ses nouveaux questionnements. Mondialisation, village global, mass média, surconsommation, alerte environnementale, guerres de la paix, sécurisations totalitaires, "Hollywood fast-food"... on est très loin des paisibles hôtels lunaires pour tous, et des voitures volantes automatisées. Avec un peu de chance des clowns en costumes de singes vont débarquer du futur !

La question médiatique est fraîche dans les esprits, son acidité est vive, elle enfle comme une douloureuse hémorroïde. Les mass media mitraillent le monde de leurs rayons "végétatifs". C'est bientôt le règne des carottes et des cornichons !

Société de l'image ? Société de l'argent ? Société du romantisme conservateur ?  
Dictature des mots ? Totalitarisme Hollywood chewing-gum ?

Quand on ne connaît pas la question, on a au moins le choix de répondre n'importe quoi. Et Mac Luhan l'avait très bien compris. Même si ses théories médiatiques peuvent sembler parfois incohérentes et prophétiques, il a su intuitivement plaquer les données d'un problème invisible. Malgré les critiques acerbes du monde littéraire, ses écrits me semblent aujourd'hui une véritable mine d'or.

La révolution médiatique, elle, est par ailleurs bien réelle. La notion de multimédia était à peine née que l'on parlait déjà du gozila du futur : l'unimédia. Un beau rêve de voitures volantes sur Mars.

Les médias, le multimédia, et l'unimédia, trois exemples parfaits de mots à la définition très relative, mais d'un impact autoritaire génial. La démonstration parfaite de la déviation du sens au profit du légume intersidéral. Je n'ai rien contre les déviations de sens, au contraire, mais dans le but de révéler du sens et non pas de le camoufler.

**Révolution médiatique**





La seule notion qui me parle dans cette volonté de rassembler les media, c'est la notion introduite par FLUXUS : l'intermedia. Je n'ai jamais assisté à ses performances et expérimentations nées de FLUXUS, et je me fais peut-être de grandes idées sur l'effet réel de ses créations, mais la lecture m'a fait apparaître la notion d'intermedia comme porteuse de nombreux messages et interrogations. L'intermedialité reprend exactement le schéma que j'évoquais dans le détachement de la nature. Elle défie la mécanique séquentielle d'un medium en le détachant de son environnement, de son système, afin de le visionner dans sa globalité. C'est "l'inter-" qui crée l'espace entre le système et sa partie détachée. Cet espace, créateur de vision globale, de questionnement, de réflexion, déshabille un système médiatique de son costume de technique et de sa cage verbale, mettant à nu sa dimension impalpable, celle de l'artificiel.

Certains chercheurs considèrent que l'intermedia, une fois qu'il s'est recomposé en système unique, perd alors sa valeur démonstrative, refoulant sa part d'intermedialité et les déclouonnements qu'elle entraîne. Pourtant, sa valeur éphémère corrige cette défaillance en plaçant le happening dans une narration fictive, qui souligne des parcelles de réalité, mais qui n'affirme rien. Elle crée l'espace, elle laisse le choix.

Medias, Multimedia, Unimedia, une savoureuse recette à la sauce de l'antiquité romaine parfumée aux aromates de la modernité. Un grand bluff dissimulé derrière des mots à l'apparence aussi novatrice que ceux qui ont posé les piliers de notre civilisation, nous persuadant de notre supériorité technique jusqu'à nous faire oublier les enjeux du futur. La passe d'une révolution médiatique à bien lieu, mais ces trois mots n'ont absolument aucun sens. Chacun d'eux est un medium, puissant certes, mais pas unique. Il se dirige à l'opposé de l'intermedia, en fusionnant des grands media contemporains afin d'en créer un nouveau, dépassant de loin le reste du cheptel médiatique, dans sa capacité de transformation des comportements. Ce n'est pas pour autant un événement pessimiste, mais qui nous emmène dans un avenir en aucun cas prévisible. La tendance verbale à lisser la rugosité médiatique, pourrait bien nous amener une énième fois à nous diriger dans une direction douteuse.

On va pointer le doigt sur l'image, le son, la théâtralité, qui sont considérés comme les entrailles de ce nouveau media. Ils sont accusés de la dégradation du langage (verbal), et de la perte de contrôle soudaine de l'homme face à ce géant médiatique. Une subtilité bien intelligente de la part de notre icône préférée, qui, en simulant la perte de son éclat, provoque une mélancolie générale face aux mots perdus.

Le vocabulaire étant restreint, la grammaire simplifiée, l'orthographe oublié, les mots icônes emmagasinent une puissance de feu, hypnotique et manipulatrice.

Ce sont les mots qui peignent les images, qui désaccordent les sons, et qui font de la théâtralité une force ridicule. C'est la dictature des mots qui est au centre de la psychose générale de notre proche avenir médiatique.





Toutes ces phrases que j'ai écrit précédemment sont certainement très loin de la réalité. Egarement de la pensée, certitudes décalées, naïvetés de jeunesse, tous ces mots résonnent en dehors de la tonalité. Pourtant, il n'y a rien à prouver, il n'y a qu'à découvrir.

Marcel Duchamp avait prononcé cette phrase malicieuse comme il en avait le secret : "Il n'y a pas de solution car il n'y a pas de problème". Tout la complexité de l'expérience se trouve comprise dans cette simple phrase.

Ce qui est génial avec les mots lorsqu'on a compris qu'ils ne méritaient pas tant d'attention, c'est qu'ils peuvent prouver n'importe quoi.

Tout est faux et tout est juste.

On peut jouer à qui aura raison,  
ou raconter des belles histoires.

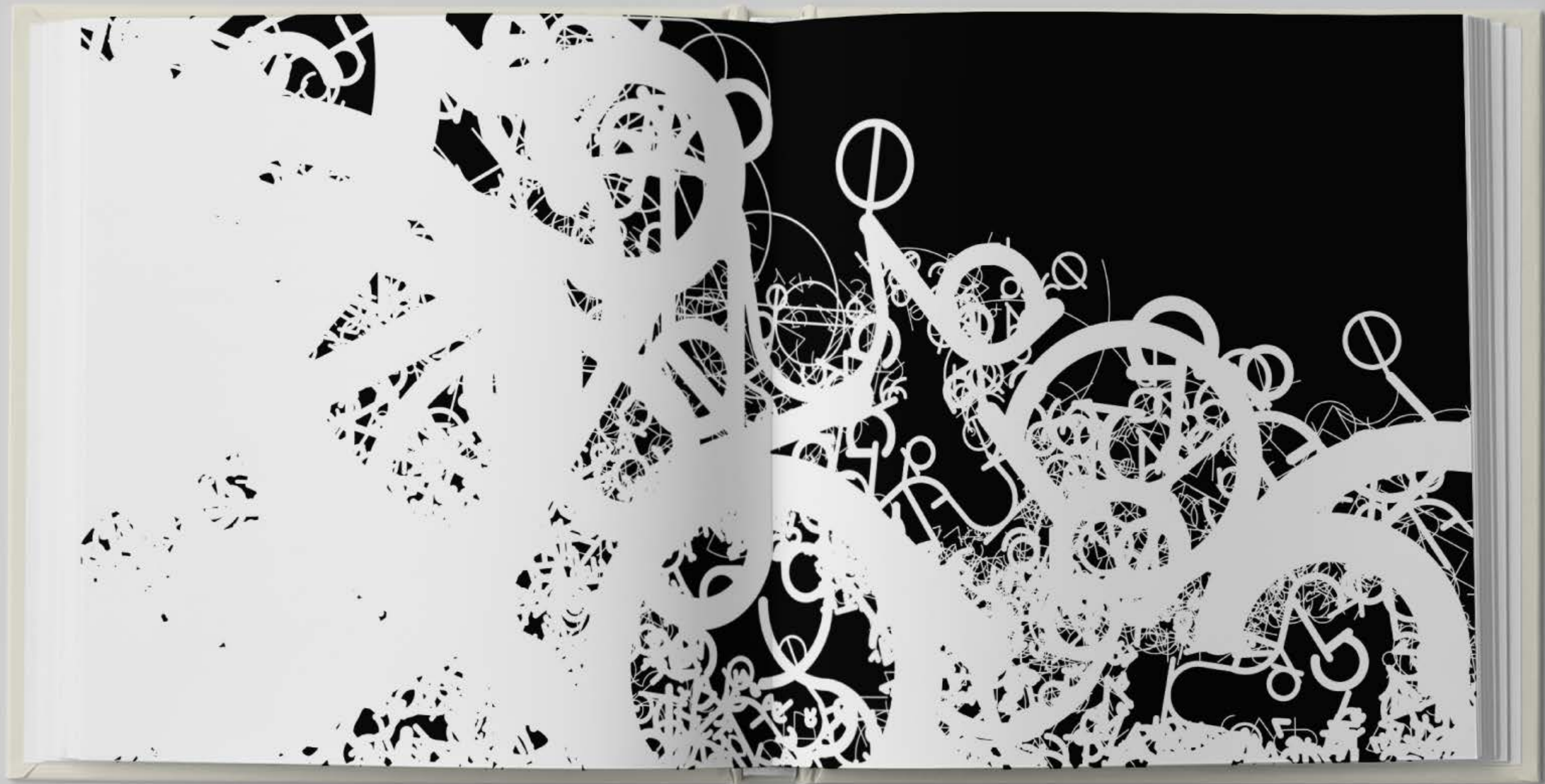
On peut parler des heures pour ne rien dire et  
lancer une phrase pour tout raconter.

On peut se taire, on peut jouer la comédie,  
on peut séduire et on peut parler tout seul.

Les mots, ne sont pas importants,  
ils sont totalement incapables de dire la vérité  
car la vérité n'existe que dans les histoires.

C'est beau les histoires, toutes les histoires, même celles qui font peur.

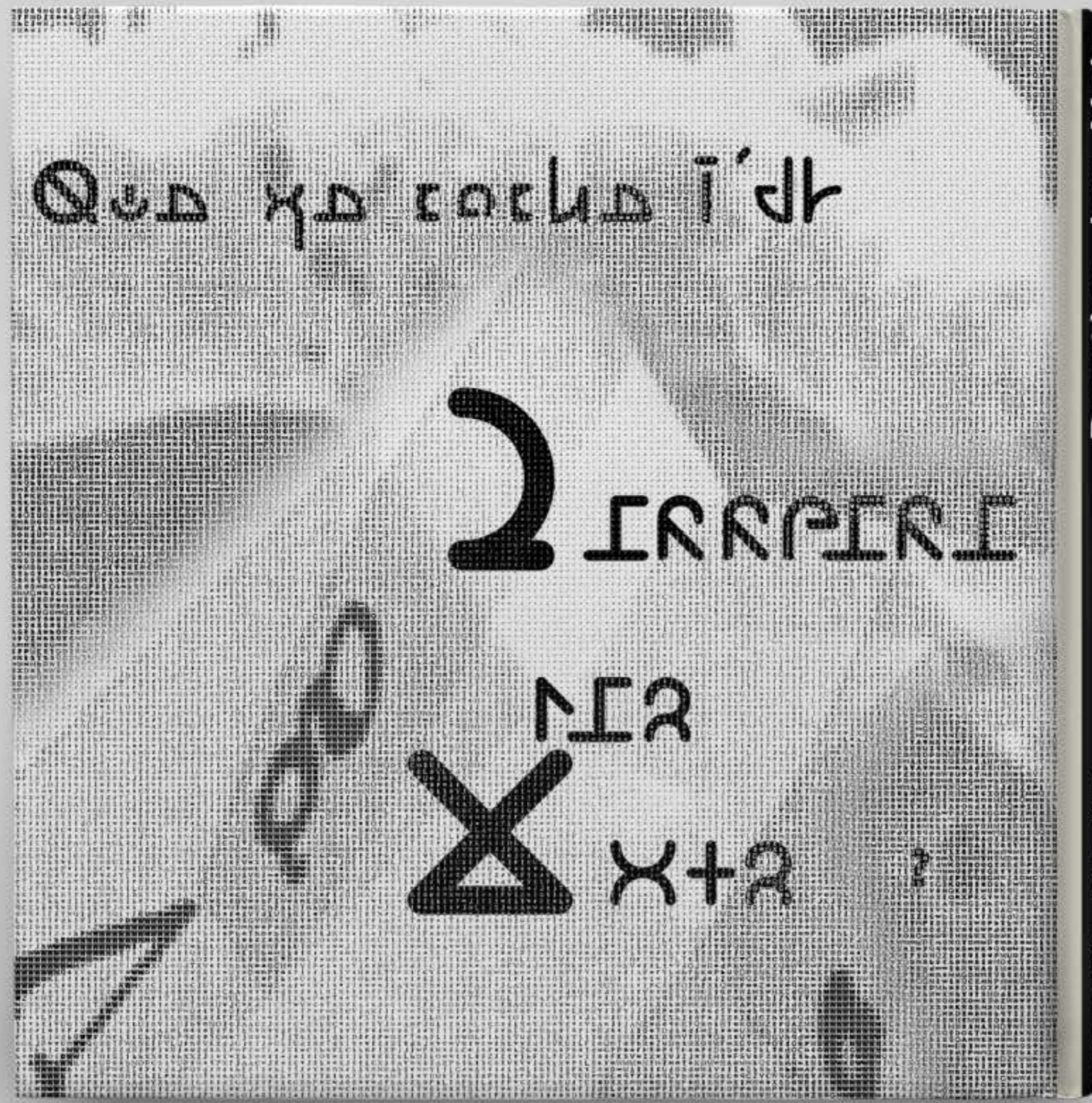












2007 PNAT Power! 2007



